

CHAPITRE I

L'homme : un mythomane et un *mythophile invétéré

- L'homme descend du songe¹

L'homme adore qu'on lui raconte des histoires ; elles donnent une vision plus poétique de la vie. Dès la préhistoire, *Homo sapiens* gravait sur les parois des grottes les récits de ses exploits.

Les histoires sont partout : dans les textes religieux – nos ancêtres n'avaient pas le cinéma en 3D mais produisaient leurs propres scénarios fantastiques –, les contes pour enfants, les rêves, l'art (le roman, le théâtre, le cinéma, la peinture : derrière une toile, se cache un sens que se charge de décrypter le critique), la philosophie, la psychanalyse, l'information (avec les faits divers), la publicité, les légendes urbaines. Sans oublier la discipline scolaire : l'Histoire.

Savoir raconter des histoires confère une aura au conteur tout en le dotant d'un fort pouvoir de persuasion.

*Mythophile (du préf. *myth(o)*, récit fictif, légende et de *phil(o)*, qui aime, qui a la passion), néologisme : qui adore les histoires.

1. Expression d'Antoine Blondin in *L'homme, cet étrange animal. Aux origines du langage, de la culture et de la pensée*, J.-F. Dortier, Ed. Sciences Humaines, 2004.

C'est de l'intelligence verbale. « *L'éloquence est un don de l'âme, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit d'autrui* » nous dit Jean de La Bruyère.

Jésus, grand conteur, parlait au peuple en *paraboles (on en recense environ une quarantaine dans la Bible). Pour capter l'attention de son auditoire, il mettait en scène des petites gens dans des situations quotidiennes d'où il tirait une morale.

Même les politiciens n'échappent pas à la nécessité de raconter des histoires aux citoyens qui se lassent vite des thèmes économiques, géopolitiques et des pesantes polémiques ; ce que veut le peuple, c'est qu'on parle de lui ; d'où l'engouement pour une information ainsi qu'une politique de proximité et par conséquent, la dérive vers des discours touchant plus l'affect que l'intellect. Cette orientation politique vers des récits sur *la veuve et l'orphelin* est une dérive en effet, car les débats de fond sont occultés. Gare aux sujets qui pourraient fâcher !—préviennent les conseillers en communication des candidats aux élections présidentielles américaines. Mieux vaut marteler des récits mystificateurs sollicitant l'émotion plutôt que l'opinion. Grâce, en partie, aux récits sur ses déboires avec l'alcool et sur sa conversion religieuse, George W. Bush, invité sur les plateaux télévisés, remporte une élection compromise, car tout à coup, il devenait accessible. Parmi les présidents américains de ces dernières décennies, Ronald Reagan a été considéré comme le meilleur narrateur. Aux précédentes élections, la palme de la meilleure histoire personnelle est revenue à Barack Obama ; ce grand orateur, doté d'un fort capital-sympathie, a subjugué

*Parabole n.f. : court récit allégorique ayant une portée morale.

l'électorat non seulement par son histoire personnelle mais aussi par l'histoire collective qu'il portait symboliquement en lui : celle du peuple noir et de la possible réconciliation des couleurs.

Dans une de ses fables intitulée *Le Pouvoir des fables* (livre VIII, fable 4), Jean de La Fontaine conte le récit d'un politicien qui s'évertue à capter l'attention de son peuple pour l'avertir d'un danger imminent, mais en vain. Aucunement disposé à écouter le discours soporifique du chef d'État, le peuple vaque à des occupations futiles. Voyant son auditoire frivole et indiscipliné, l'orateur décide d'user d'un détour : il se met à raconter une histoire infantile dont il suspend le dénouement ; à ce moment-là, l'auditoire, médusé et impatient, réclame la suite du récit, ce qui ne manque pas de faire enrager l'orateur. La morale de la fable se termine en ces mots :

*« Si Peau d'âne¹ m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,
Le monde est vieux, dit-on : je le crois, cependant
Il faut l'amuser encore comme un enfant ».*

Les histoires ont donc un pouvoir considérable, et les enfants, qui en usent à volonté pour faire peur, se disculper, se théâtraliser, le savent bien. Non, la vérité ne sort pas de la bouche des enfants. En voyant l'effet produit sur ses semblables, l'enfant usera du mensonge en l'adaptant aux circonstances. Dès l'âge de deux ans, l'enfant devient capable de produire des images intérieures et se crée un monde virtuel qu'il se raconte.

1. Conte de Perrault.

Loin d'être réservées aux enfants, les histoires exercent un fort pouvoir de séduction sur les adultes qui ont aussi le droit de rêver. Le recours aux symboles permet de dominer les esprits en les marquant, en frappant leur imagination.

Zarathoustra, Confucius, Bouddha, Moïse, Jésus, Mahomet, pour les citer dans l'ordre d'entrée en scène de l'histoire de la morale ; à chaque fois, la magie de la parole a opéré, auprès des petites gens en manque d'Utopie d'abord, puis auprès des foules, et ensuite des peuples.

- La Bible : conte pour enfants ...

La littérature, dans son ensemble, possède ses propres genres ; les plus connus sont : le roman, la poésie, l'épopée, le théâtre, le conte merveilleux ou philosophique. Chacun de ces genres traite sous un certain angle des réalités de la vie. Pour ce qui est de la Bible, il est impossible de lui assigner un genre particulier, et c'est aussi ce qui fait sa spécificité.

D'ores et déjà, on peut dire qu'elle est un livre, qui plus est, un *Livre sacré* car il est censé contenir la parole que Dieu a transmise à des hommes privilégiés en des temps primordiaux. *Saintes Écritures* est une autre formule pour désigner la Bible – ou le Coran.

Dire que la Bible est avant tout un livre peut paraître une lapalissade ; pourtant, il faut souligner qu'à l'origine, elle n'en était pas un au sens où nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire un ensemble de pages rassemblées entre deux couvertures et présentant une unité thématique. En fait, des tablettes, des rouleaux de parchemins, issus de traditions orales et dispersés çà et là

sur le pourtour de la mer méditerranée ont été regroupés artificiellement pour constituer un recueil appelé Bible (du grec *biblia*, "livre" ou "rouleau"). L'écriture est un atout imparable pour détrôner toutes les autres religions émanant de traditions orales.

La Bible ne regroupe donc pas des chapitres d'un même ouvrage écrit par un même auteur mais des feuillets, des rouleaux datant pour les plus anciens de 4000 ans. À l'origine, chaque rouleau avait son existence propre et indépendante ; la compilation n'est intervenue que tardivement.

En fait, la Bible est plutôt un recueil de livres¹ imagés de la foi des plus anciennes civilisations du Proche-Orient, et c'est pour cela qu'elle cumule plusieurs genres : l'épopée (récit d'aventures de héros comme dans l'*Illiade*), la poésie, la parabole, le psaume (chant sacré), des textes de lois mais aussi des lettres.

Ce qui est surprenant, c'est que pendant des millénaires – et ce, encore aujourd'hui – des millions de gens, aveuglés par la foi, se sont attelés à considérer ces méditations et récits bibliques comme des récits historiques contenant *la Vérité* absolue. Pour accréditer la véracité des faits de la Bible, les témoins de Jéhovah et les évangélistes, par exemple, affirment que tout ce qui s'est produit dans le Nouveau Testament avait été annoncé dans l'Ancien Testament ; forcément, les quatre Évangiles ont été écrits par des hommes de foi qui s'inscrivaient en droite ligne des croyances de leurs prédécesseurs ; ils ont donc poursuivi l'œuvre et interprété les événements de leur univers familier en fonction des prophéties du passé.

1. 66 ou 70 selon les croyances

Ajoutons que l'Église s'est chargée de sélectionner et de remanier les textes convenables, rejetant les innombrables livres qu'elle jugeait invraisemblables et incompatibles avec l'Ancien Testament (textes dits *apocryphes*).

Bien que les textes bibliques aient été expurgés – ou des évangiles retranchés –, ils demeurent pour les esprits cartésiens encore peu crédibles. À y regarder de près, les récits de l'Ancien Testament tiennent plus du recueil de contes merveilleux pour enfants avec ses héros vivant des aventures semées d'embûches et évoluant dans un monde fantasmagorique peuplé d'animaux et d'objets magiques qui parlent, ou qui s'animent tels le buisson ardent, le serpent qui s'adresse à Ève ou le sceptre de Moïse qui se transforme en serpent. Au fil de la lecture, le lecteur côtoie des êtres fabuleux tels que des monstres (le Léviathan), des géants (Goliath) ou des anges (les chérubins sont tantôt représentés dans l'iconographie sous forme de taureaux ailés à tête humaine tantôt avec une tête d'enfant ; ces pseudo-fées travaillent au service d'un dieu qui parle mais que l'on ne voit jamais). Comme dans la littérature fantastique, on retrouve des éléments surnaturels ou féériques, des opérations magiques, des métamorphoses de dieux ou d'objets, des révélations mystiques – propres à enchanter le lecteur ou l'auditeur. **D'ailleurs, le scénario biblique ne déroge aucunement au schéma narratif du conte fantastique, lequel s'articule autour de thèmes récurrents, en l'occurrence, une terre de prédilection, un âge d'or et le voyage d'un héros (Abraham, Ulysse) en partance pour atteindre un Eldorado, un pays où « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles¹ ».**

1. *Candide*, Voltaire.

Ainsi, des légendes ont été brodées autour de personnages pseudo-historiques tels que Moïse, Élie et leurs actions héroïques exaltées. Certes, on trouve dans la Bible des références à des lieux véridiques – comme dans l’*Iliade* et l’*Odyssee*, épopée poétique où Ulysse parcourt la Crète, les Cyclades. Mais il faut garder à l’esprit que la Bible n’est pas une encyclopédie dans la mesure où elle est un ensemble de documents disparates écrits pour la plupart par des anonymes dont l’intention n’était pas de faire du journalisme d’investigation mais de transmettre un savoir édifiant sous forme de récits imagés ; ces écrits ont été ensuite agencés, puis revus, traduits, comblés et améliorés par des centaines de scribes sur près de mille ans !

C’est pour cette raison que l’on trouve plusieurs versions sur un même fait ou thème.

Le schéma narratif de la Bible n’a rien de très novateur si on le compare aux autres mythologies religieuses gréco-romaines de l’Antiquité. La Bible est un livre sublime, mais il ne doit pas éclipser les autres mythologies religieuses : égyptienne, hindouiste, greco-romaine, celtique ... qui mériteraient par là même d’être redécouvertes. De toutes les mythologies religieuses, la mythologie grecque est l’une des plus denses.

Bien sûr, parler de mythologies s’agissant des religions contemporaines peut être offensant pour les fidèles dans la mesure où le concept renvoie à la notion de fiction ; néanmoins, il faut se remettre dans le contexte de l’époque antique. **La mythologie religieuse s’inscrit avant tout dans une perspective artistique, un art de raconter des histoires.** Les poètes rivalisaient dans l’art de la rhétorique pour offrir aux initiés les plus belles histoires.

Des tournois poétiques où s'affrontaient les plus illustres poètes grecs et romains étaient même organisés. *Les Métamorphoses* du célèbre poète latin Ovide, n'ont rien à envier à la Bible : son œuvre grandiose, comprenant quinze livres, narre de sublimes sagas de métamorphoses de dieux tout en s'inspirant de la couleur locale. Lui aussi a rassemblé dans son immense fresque poétique des récits de traditions orales qui circulaient de génération en génération.

La *Théogonie* du poète Hésiode (VIII^e siècle av. J.-C.) est le plus ancien poème religieux grec ; cette œuvre magistrale retraçant la généalogie des dieux a été considérée par ses contemporains comme l'un des plus beaux récits *cosmogoniques. Le récit s'ouvre sur le néant (le Chaos originel) – comme dans la Bible – pour aboutir à l'ordre divin placé sous l'égide du règne de Zeus pour des siècles et des siècles.

Hésiode transmettait aux paysans un enseignement pratique au moyen de ses poèmes religieux retraçant la réalité sociale de la campagne.

Tous ces chefs d'œuvre comme l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.) témoignent du raffinement de la tradition orale chez les Anciens : des poètes inventaient et chantaient les exploits titanesques de héros sublimes aux pouvoirs surhumains. Ces récits mythologiques cristallisaient des métaphores de la condition humaine et permettaient de dispenser un enseignement éducatif édifiant aux initiés qui ne se demandaient pas si les héros étaient des personnages réels ; en effet, les Grecs avaient d'ores et déjà un regard

* Cosmogonie n.f : partie des mythologies qui raconte la naissance de l'Univers et des hommes.

critique à l'égard de leurs propres mythes. Notons que dans l'Antiquité gréco-romaine, religion, philosophie et sciences étaient des disciplines intimement liées. Éminent philosophe-mathématicien, Pythagore était aussi un réformateur religieux qui a fondé une véritable religion et quantité de légendes. Par son enseignement ésotérique, il initiait les prétendants aux mystères des dieux en s'appuyant sur des formules et rituels sacrés. **Avec l'avènement du christianisme, religion et philosophie vont prendre des chemins diamétralement opposés : aucune autre vérité ne va être enseignée que la vérité biblique, car ce qui est important pour la nouvelle institution ecclésiastique, ce n'est pas de savoir comment mais *quoi* penser.**

*

Au XVIII^e siècle, des méthodes d'investigation historique se développent pour évaluer la part de fiction et de réalité de la Bible. Des spécialistes estiment que Moïse relève davantage du personnage légendaire que du personnage historique au même titre que le roi Arthur, les chevaliers de la Table ronde à la recherche d'un certain Graal, objet mythique du cycle médiéval *Perceval ou le Conte du Graal* écrit par le romancier Chrétien de Troyes.

On pense que les textes bibliques concernant Moïse auraient été écrits au cours du VI^e siècle av. J.-C. lorsque les communautés juives ont été exilées à Babylone, et ces textes auraient été inspirés d'écrits plus anciens, ceux re-

* Cosmogonie n.f : partie des mythologies qui raconte la naissance de l'Univers et des hommes.

retracant la vie du roi Sargon, sauvé des eaux¹. Le thème littéraire de la révélation des Lois sacrées par un dieu à un prophète du haut d'une montagne n'est pas propre au monothéisme : Moïse n'est qu'un législateur parmi d'autres. Nabû est une divinité de la cité de Babylone et le gardien des tables de la Destinée sur lesquelles étaient inscrites les fonctions d'ordre moral et social entre autres. Ce dieu était connu des auteurs de la Bible, il est de fait mentionné dans la Bible (Isaïe 46,1).

L'histoire comparée des religions permet de mettre à jour des similitudes frappantes entre les récits de l'Ancien Testament et d'autres récits religieux antérieurs : outre le serpent biblique emprunté au serpent égyptien incarné par le dieu Apophis représentant l'empire du mal, on ne peut manquer d'être interpellé par exemple par la ressemblance troublante entre les *Dix Commandements* qu'a reçus Moïse sur le mont Sinaï (montagne égyptienne) et les dix formules funéraires extraites du *Livre des morts*, rouleau de papyrus sur lequel sont inscrits les dix péchés méprisables dans la religion égyptienne. Plagiat ou simple coïncidence ?

Pour s'assurer la bienveillance du tribunal du Jugement dernier présidé par Osiris, le défunt récite les 10 fautes qu'il n'a pas commises ; ainsi, si le défunt a le « cœur pur », s'il n'a pas péché, il connaîtra une félicité éternelle dans le royaume du dieu Osiris :

Je n'ai pas commis d'injustice

Je n'ai pas volé

Je n'ai tué personne

1. William M. Schniedewind, *Comment la Bible est devenue un livre*, Bayard, 2004, p.35.

Je n'ai pas été insolent
 Je n'ai pas désobéi
 Je n'ai pas tué de bétail sacré
 Je n'ai pas espionné
 Je n'ai pas été vantard
 Je n'ai pas forniqué, n'ai pas été sodomite, ni pédéraste
 (chap. 25 du *Livre des Morts*)
 Trad. E. Drioton, cité in *l'Égypte*, A. Mekhitarian.

Les récits mythologiques – comme les langues – se transmettent et évoluent au fil des réécritures et des nouvelles variantes¹. Les poètes latins s'inspiraient des poètes grecs, qui s'inspiraient à leur tour des mythologies environnantes. De tous temps, les ethnies, les cultures, les langues se sont côtoyées et se sont mutuellement influencées, troquant un dieu contre un autre en modifiant des scénarios. Particulièrement ouverts aux autres religions, les Romains qui avaient accueilli favorablement les dieux grecs, ne détestaient pas le dieu unique et invisible des chrétiens qui leur paraissait plus accessible que Jupiter. Quant aux chrétiens, même s'ils se méfiaient de la culture païenne, ils ne reniaient pas complètement les enseignements des prestigieux philosophes gréco-romains dont ils allaient s'imprégner inconsciemment dans leurs propres cultes religieux. La doctrine chrétienne du salut de l'âme, par exemple, est probablement inspirée du courant mystique grec : *l'Orphisme*. Ce courant – basé sur des textes sacrés honorant une sainte trinité (Déméter, Perséphone et Hadès) – s'inspire de la légende mythologique grecque d'Orphée, prêtre du dieu Apollon, fondateur d'une reli-

1. Florence Braunstein, Jean-François Pépin, *Les grands mythes fondateurs*, Ed. Ellipses, 1995.

gion nouvelle. La singularité de ce courant tient en effet à une doctrine du salut : marquée par une souillure originelle, l'âme est condamnée à errer, mais grâce à une initiation aux mystères divins et aux sacrements (baptême entre autres), le fidèle peut monter en grade et aspirer à rejoindre la divinité pour jouir d'une éternité bienheureuse.

Il n'est pas évident de retracer les multiples influences subies par le judéo-christianisme, surtout lorsque la religion monothéiste a fait disparaître beaucoup de traces des cultes polythéistes en détruisant les temples païens par exemple pour les remplacer par des églises. De même qu'il est difficile d'attribuer dans toutes ces synthèses la part originale qui revient à chacune des religions.

Au XIX^e siècle, le déchiffrement des premières tablettes d'argile sumériennes et akkadiennes entraîne la redécouverte des poèmes babyloniens (*l'Épopée de Gilgamesh*), en particulier l'épisode sur le Déluge, qui présente des similitudes de structure et de détails frappantes avec le récit du déluge biblique. **Il devient alors impossible de nier que les récits de L'Ancien Testament s'inscrivent dans un courant littéraire beaucoup plus ancien qui remonte à la mythologie mésopotamienne.**

Dans ce récit légendaire de l'ancienne Mésopotamie (Irak moderne) qui apparaît pour la première fois en 3500 av. J.-C. (bien avant l'apparition des Hébreux), il est question d'un Déluge qui dure quarante jours et d'un rescapé : le roi Gilgamesh, qui deviendra par la suite Noé.

Affirmer que les Livres sacrés des religions actuelles s'enracinent dans des religions païennes et des légendes mythologiques ancestrales relève du blasphème, il

il n'en demeure pas moins que les similitudes entre toutes ces sources sont troublantes.

L'hindouisme est un bon exemple de religion polythéiste encore très vivace aujourd'hui s'appuyant sur une mythologie riche, remontant à des épopées millénaires. En effet, l'hindouisme, une des religions les plus anciennes du monde (3000 ans av. J.-C.) mais aussi une des plus pratiquées (avec son milliard de fidèles, elle se place en troisième position après le christianisme et l'islam), a conservé scrupuleusement ses cultes et textes fondateurs et les a transmis presque intacts jusqu'aux générations actuelles. Le *Mahâbhârata* est un chef d'œuvre de la pensée hindouiste. C'est un des plus grands poèmes épiques de l'Inde (250 000 vers, trois fois la Bible). Le *Mahâbhârata* imprègne les traditions hindoues actuelles, les héros divins demeurent des sources de dévotion et de multiples lieux leur sont consacrés.

Comme pour la Bible, l'origine de ce Livre sacré est incertaine : certains pensent qu'il est une compilation de légendes divines de poètes itinérants ; d'autres pensent qu'il est l'œuvre d'un auteur unique.

L'Inde est truffée de prophètes se réclamant de la parole du dieu suprême Brahma grâce à des révélations intérieures lors de méditations profondes. Ces révélations constituent les *Vedas* : Livres sacrés retraçant les paroles de la divinité ; ces *Vedas* jouent un rôle dogmatique analogue à celui de la Bible dans le domaine de la vie religieuse (rites, croyances), et sociale (organisation de la société, éthique et politique). Néanmoins, nombre d'écoles encouragent les élèves à interpréter les *Vedas* philosophiquement et métaphoriquement mais plus littéralement.

Pour ceux qui veulent encore se persuader que la Bible regorge de vérités historiques ; si on résume l'histoire telle qu'elle y est racontée, elle a de quoi surprendre les esprits cartésiens, mais mieux vaut ne pas en rire quand on sait ce qu'il en a coûté aux mécréants qui reniaient *la "vérité"* de ces récits il n'y a pas si longtemps.

Si l'on reprend depuis le début, une entité invisible mais parlante appelée Yahvé (Dieu), dotée d'un pouvoir incommensurable, donne l'ordre au cosmos, aux planètes, aux éléments, à la centaine de millions d'animaux de se créer instantanément un par un en 6 jours, il y a environ huit mille ans ; puis, épuisée, cette entité divine prend des vacances. Grand chimiste et génie de la physique, cette entité crée ses deux premiers enfants en malaxant de l'argile pour son fils (Adam en hébreu signifie "*terre*", "*argile*") et pour sa fille, en prenant une côte à son frère (aujourd'hui, la traduction de la Bible entend par le mot "côte", le "côté" : Ève étant l'alter ego d'Adam).

Lors d'une conversation avec un serpent fourbe, cette première terrienne se laisse tenter par un fruit maléfique et répand le malheur sur Terre. Six mille ans plus tard, un enfant sans père biologique naît pour sauver le monde mais il meurt avant de l'avoir sauvé, il est mis dans un tombeau, pendant qu'il est mort, va faire un tour en Enfer puis il redevient vivant, il sort du tombeau, va saluer deux dames sur son chemin, monte au sommet d'une colline et disparaît avec son corps par lévitation dans le ciel pour s'asseoir à droite de son père spirituel invisible. Quant à la mère vierge de cet enfant, elle aussi grimpe au ciel avec son corps par assomption. D'ailleurs, dans ce ciel paradisiaque, tous les êtres humains qui sont sur Terre réapparaîtront avec leur corps ressuscité quand le

pseudo-sauveur redescendra du ciel, mais cela, un peu avant la destruction du monde.

Sérieusement, dans quel état d'esprit se trouvent les centaines de millions d'adeptes qui récitent le credo depuis des siècles et des siècles ?

« **Je crois** en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre,
 et en Jésus-Christ son fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint Esprit, est né de la vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux,
 est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant d'où il viendra juger les vivants et les morts. **Je crois** en l'Esprit Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints,
 à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle ».

*Amen.

*

*Amen n.m. inv. : formule qui consiste à approuver sans réserve.

Les chrétiens s'en remettent pour retracer la vie du Christ à quatre évangiles mais savent-ils qu'il en existe une trentaine ? En fait, l'Église a choisi arbitrairement pour ses fidèles ces quatre évangiles parce qu'elle a décidé que leurs auteurs étaient les vrais évangélistes et que les autres étaient suspects. Il faut dire que les évangiles apocryphes, notamment ceux de Thomas, Pierre, Nicomède, Philippe, Barholomé et Marie Madeleine, ont été exclus du canon parce qu'ils comportaient des récits encore plus invraisemblables que les autres. **Par exemple celui de Thomas contient de nombreuses anecdotes sur l'enfant Jésus abusant de ses pouvoirs divins : à la manière d'un apprenti sorcier, l'espiègle enfant change ses camarades de jeu en chèvres. Ce n'est pas tout, on y apprend qu'il transforme la boue en moineaux et qu'il allonge une pièce de bois pour aider son père dans son travail de charpentier.**

Grâce à la démocratisation de la culture, certains théologiens libéraux – qui ne sont pas du goût du pape – ne prétendent plus à une interprétation littérale de la Bible et enseignent par exemple que la résurrection de Jésus doit se comprendre comme une résurrection de Jésus dans le cœur des hommes, autrement dit, Jésus est toujours présent dans notre cœur. Même lecture métaphorique pour le récit de la Genèse.

Mais si les théologiens incitent à prendre des distances avec le plus sacré des livres et concèdent à des petits arrangements sur l'interprétation, que reste-t-il du christianisme dont le fondement de la foi repose sur la Résurrection de Jésus et sur sa divinité ?

... ou thriller ésotérique pour adultes

Hormis la remise en question de la divinité de Jésus, d'autres contestations fusent à propos de la sacralité de la Bible, notamment celles concernant la violence, la colonisation, le crime, présentés comme légitimes. Si cet ouvrage a fait autorité pendant des siècles pour bâtir un empire ; aujourd'hui, il n'est plus à mettre entre les mains de nos enfants. Richard Dawkins, auteur américain du livre sacrilège *Pour en finir avec Dieu*, parle au sujet des petits Américains que l'on formate au message biblique, de maltraitance psychologique et de manipulation.

Jaloux¹, irascible, rancunier, lunatique, anthropophage, autoritaire voire tyrannique, vindicatif et belliqueux, tels sont les traits de caractère de ce dieu biblique terrifiant qui ordonne plusieurs génocides dans l'Ancien Testament. C'est le cas du génocide planétaire dans le récit de Noé où, insatisfait de sa création, Il décide de tout recommencer à zéro en provoquant un gigantesque raz de marée qui élimine enfants, femmes, vieillards, animaux ; mais pour éviter de tout recommencer, Il décide de sélectionner un individu juste et bon, ainsi que le mâle et la femelle de chaque espèce. Pour un dieu juste, plein d'amour, de miséricorde et de tendresse, cela peut surprendre. **Ceux qui brandissent la Sainte Bible comme un modèle de conduite à suivre, l'ont-ils vrai-**

1. Dans les *Dix commandements*, Dieu exprime explicitement sa jalousie : « *Je suis l'Éternel, ton Dieu [...], tu n'auras pas d'autres dieux [...], moi l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent* ». (Exode 20, 2-17), trad. Louis Segond.

ment lue ? D'après le *Lévitique*, 20 et dans les *Nombres*, 15, il est écrit que les faits suivants sont passibles de peine capitale : renier Dieu ou en reconnaître d'autres (apostasie), insulter ses parents, commettre l'adultère, être homosexuel, travailler le jour du sabbat (samedi pour les juifs, dimanche pour les chrétiens). **Fatricide, homophobie, misogynie, antijudaïsme, nationalisme fanatique, appel à l'extermination des infidèles... pour un livre censé représenter un idéal exemplaire de morale, on s'attendrait à mieux.**

Avant la destruction de Sodome et Gomorrhe, Dieu envoie deux anges de sexe masculin pour prévenir Lot (neveu d'Abraham) et sa famille et l'exhorter à quitter la ville avant la pluie de feu (Dieu prévient cette famille parce qu'il la juge vertueuse). À l'arrivée des anges, des hommes de Sodome accourent pour les **connaître*. Mais Lot refuse de livrer les anges envoyés par Dieu et répond : « *De grâce, mes frères, ne faites pas de malheur. J'ai à votre disposition deux filles qui n'ont pas connu d'hommes, je puis les faire sortir vers vous et vous en ferez ce que bon vous semblera* » (Genèse, 19, 7-8). Après le viol collectif de ses filles, Lot s'enfuit avec sa famille, à l'exception de sa femme qui est changée en colonne de sel par Dieu parce qu'elle a osé se retourner pour voir la foudre qui s'abattait sur la ville ! Orphelines de mère et privées de compagnie masculine pour se dis-

* Connaître : euphémisme signifiant dans la Bible, "avoir des relations sexuelles". Dans le contexte, *connaître* signifie sodomiser.

traire, les deux sœurs décident d'enivrer leur père pour s'accoupler ; le père, ivre, qui ne les reconnaît pas, féconde d'abord l'aînée, puis la nuit suivante, la cadette (Genèse, 19, 31-6). Surprenant modèle de vertu que cette famille choisie par Dieu.

Le *Livre des Juges* conte un scénario de viol collectif du même acabit. Un soir qu'il rentrait des champs, un vieillard rencontre sur son chemin un voyageur et sa femme et leur offre l'hospitalité. Après le souper, « *des hommes de la ville, des vauriens* », encerclent la maison et demandent au vieillard de leur livrer le voyageur pour le *connaître*. Voici la réponse étonnante du vieillard : « *Non, mes frères, je vous en prie, ne commettez pas le mal. Maintenant que cet homme est rentré chez moi, ne commettez pas cette infamie ! Voici ma fille qui est vierge, je vais donc la faire sortir. Abusez d'elle, et faites-lui ce que bon vous semblera. Mais envers cet homme, vous ne commettez pas une infamie de cette sorte !* ». Les hommes de la ville ne voulant pas de la vierge, le voyageur saisit sa femme et la leur livre. Toute la nuit, les violeurs martyrisent la pauvre fille, si bien qu'elle est retrouvée morte au petit matin devant le seuil de la maison. « *Son mari se leva de bon matin, ouvrit la porte de la maison et sortit pour reprendre sa route, et voilà que sa concubine gisait à l'entrée de la maison, les mains sur le seuil. – Lève-toi, lui dit-il, et partons ! Pas de réponse. Alors il la chargea sur son âne [...]. Arrivé chez lui, il prit un couteau et, saisissant sa concubine, la découpa, membre après membre en douze morceaux qu'il envoya dans tout le territoire d'Israël* » (Juges 22, 29).

Même si les théologiens et les fidèles recommandent de ne pas lire les passages de la Bible au premier degré, on a du mal à en tirer une quelconque morale édifiante.

En effet, que faut-il retenir ? Qu'un viol collectif avec acte de barbarie n'est pas une infamie ?

Qu'il s'agisse de Dieu ou des héros bibliques dont s'enorgueillissent les judéo-chrétiens, tous ont du sang sur les mains. Mais comble du paradoxe, cette violence est présentée comme légitime, parfois même comme préventive.

Lors d'une expédition punitive contre les infidèles, Moïse invective ses guerriers qui ont, par pitié, laissé en vie les femmes et les enfants : « *Tuez toutes les femmes qui ont connu un homme en partageant sa couche. Ne laissez la vie qu'aux petites qui n'ont pas connu la couche d'un homme, et qu'elles soient pour vous.* » (Nombres, 31, 17).

La Bible ne représente pas même une morale écologique. Dieu dit à Noé et à ses enfants : « *Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la Terre et dominez-la. Vous serez la crainte et la terreur de tous les animaux de la Terre, de tous les oiseaux du ciel, de tout ce qui va et vient sur le sol, et de tous les poissons de la mer : ils sont entre vos mains* ». Pour ce qui est de la peur viscérale de la plupart des animaux à l'égard des hommes, sur ce point, la Bible dit vrai.

*

Mais si la Bible est vouée au mépris public, pourquoi l'enseigne-t-on encore ?

Si la Bible est intemporelle et universelle, c'est non seulement parce qu'elle constitue la première œuvre écrite d'une civilisation qui a tenté de retracer sous une forme imagée son histoire – ses rêves de grandeur, ses craintes – sur près de trois mille ans, mais aussi parce qu'elle est une œuvre d'art unique par sa forme littéraire.

Un grand nombre d'artistes, de poètes y ont puisé leur inspiration pendant des siècles. La Bible fait partie du patrimoine culturel mondial de l'humanité ; on ne peut renier l'influence qu'elle a eue sur toute une civilisation.

Comme toute production artistique, la signification profonde de la Bible – ou du Coran – diffère d'un individu à l'autre, d'une époque à une autre ; chaque lecteur saisira des sens variés au fil de ses relectures et des époques de sa vie. La plupart des récits de la Bible, où les croyances primitives côtoient les réflexions métaphysiques les plus profondes, permettent une lecture ouverte dont la signification métaphorique est plurielle. La Bible parle aux humains parce qu'elle parle d'humanité (la famille, la justice, le pardon, la tolérance, l'amour...), de ses travers (la jalousie, l'orgueil, la haine, la désobéissance, la vengeance, la trahison...). En somme, **la Bible, c'est le théâtre du monde.**

- Redécouverte des mythes dans la société moderne

S'il y a autant de violence dans la Bible, c'est parce que d'une part, elle a été écrite dans un contexte de conquêtes de territoires, les nations n'étant pas définies géographiquement. D'autre part, la violence – intrinsèque et latente chez l'homme – a été autant source de destruction que de création. Pour comprendre toute la portée des textes bibliques, une maturité intellectuelle est nécessaire. En somme, la lecture de la Bible et du Coran ne doit pas éclipser d'autres lectures, en particulier de textes philosophiques. La philosophie n'est pas en contradiction – comme certains le pensent – avec la religion ; au contraire, elle est une béquille indispensable pour favoriser une analyse distanciée et raisonnée.

De nombreux meurtres sont racontés dans les mythologies religieuses dont le mobile est la jalousie, la volonté de dominer et de régner seul. Le premier meurtre inscrit dans la Bible est celui d'Abel commis par son frère Caïn.

Le récit conte qu'Abel et Caïn, fils d'Adam et Ève, pour plaire à Dieu et être reconnus par Lui, offrent des agneaux nouveau-nés pour le premier, et des produits de la récolte pour le second ; mais Dieu fait la fine bouche et préfère les cadeaux d'Abel. Caïn, jaloux, tue son frère et s'enfuit, poursuivi par la colère de Dieu jusque dans la tombe. Ce récit imagé rappelle en ce sens le mythe intemporel des frères ennemis (Romulus et Rémus, Osiris et Seth, Étéocle et Polynice) qui est une constante des petits drames familiaux de la vie courante. Pour se sentir exister et trouver sa place, le frère – ou la sœur – doit tuer symboliquement celui ou celle qui lui fait de l'ombre.

Les dieux aussi se livrent à des combats impitoyables pour conquérir la première place ou la conserver. Dans la mythologie grecque, Cronos (Saturne chez les Romains) dévore ses enfants pour empêcher qu'un de ses fils prenne sa place comme un devin l'avait prédit. Néanmoins, Zeus (Jupiter) – un des fils – échappe à ce sort ; il tue son père après l'avoir castré et devient roi et père de tous les dieux de l'Olympe.

Comme Cronos, Dieu-Le-Père de la Bible (ou du Coran) se cramponne lui aussi à son statut de chef suprême et refuse de léguer le pouvoir à ses enfants : Adam et Ève. Calquée sur le modèle social patriarcal et monarchique de l'époque, la hiérarchie céleste comprend : le Père Tout-

puissant (le Seigneur-roi) régnant en maître absolu et ses courtisans : les anges.

Si le mythe biblique d'Adam et Ève peut être envisagé sous un angle sociologique illustrant un drame familial où se joue un conflit de générations, il peut également être envisagé sous un angle métaphysique : Dieu, dans la Genèse, a fait pousser toutes sortes d'arbres, parmi lesquels l'arbre de Vie et l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal dont il ne faut pas manger les fruits. Mais Adam et Ève, irrésistiblement tentés par le second, mangent un de ses fruits. Cette transgression de la loi divine entraîne leur expulsion du Paradis.

Ce péché de désobéissance peut s'interpréter métaphoriquement : le choix du fruit de l'arbre de la Connaissance illustre le désir effréné de connaissance de l'homme, son fantasme irréductible d'omniscience et d'omnipotence ; guidé par sa curiosité insatiable, il ne peut s'empêcher de goûter au fruit défendu malgré la menace de péril qui pèse sur lui.

Comme Adam et Ève, Icare, Prométhée, Satan, rivalisent avec l'intelligence divine, se rebellent contre l'ordre naturel, convoitent la Vérité mais ne s'en approchent pas impunément : Icare est précipité dans la mer ; Prométhée est condamné à la souffrance éternelle pour avoir volé le feu aux dieux et l'avoir donné aux hommes ; Phaéton est foudroyé par Jupiter ; Satan est envoyé dans les ténèbres. Tous ces mythes résonnent comme des mises en garde contre les dangers de l'orgueil et de la mégalomanie humaine : à vouloir se substituer au Créateur en perçant les mystères de la création, la créature est châtiée et se condamne elle-même à la souffrance.

Comme le résume Emil Cioran : « *Le progrès est un grand bond vers le pire* ».

Des récits littéraires mettent également en lumière les dangers du progrès dans la connaissance à travers le mythe du savant fou. Au XIX^e siècle – siècle de grandes découvertes et de prise de conscience des pouvoirs incommensurables de la science – se développe toute une littérature dite de science-fiction. Le roman de Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, est le premier à exploiter l'image d'un scientifique se prenant pour un apprenti sorcier. Jusqu'alors, on imaginait le scientifique comme un individu solitaire, un peu illuminé, œuvrant dans un but désintéressé pour le bien de l'humanité. Avec le docteur Jekyll, le docteur Frankenstein, le docteur Moreau, Faust, on voit se profiler une image du scientifique dont la folie conduit à la perte de l'humanité. Derrière tous ces savants à l'intelligence monstrueuse, on perçoit la révolte de l'esprit humain contre l'ordre naturel ; la volonté de s'arracher de sa condition en repoussant les limites du savoir, quitte à en perdre la raison.